

## AUBE-NANY 1966

Cette année-là fut l'année d'Aube, et accessoirement celle de la bande au "Tonto". Puis de deux ou trois événements comme la mort de Catherine Brûlot, le scandale de Clémence Léléé, etc.

Cette année-là où Aube qui avait 17 ans passa en classe de 3e des Beaux-Arts avec une moyenne de 16, elle se coucha toujours entre 23h et 1h du matin après avoir avancé des travaux attentifs qui sollicitaient tout particulièrement l'excellence de sa myopie dans le silence, une extrême concentration, comme les Études Documentaires.

S'il n'y avait pas ce genre de travaux en cours, elle poursuivait ses propres recherches de décoration théâtrale pour "Le Styx", cet autobus peint multicolore aménagé à l'initiative de Nicolas pour un projet de théâtre itinérant. Elle écrivait ses premiers textes dramatiques que Daniel lui avait proposé de passer à la Radio (sous son nom à cause des foudres paternelles !) lisait, plus rarement écoutait des disques, écrivait aux uns et aux autres : amis, famille, répondait surtout, prenait un bain, se lavait les cheveux en faisant des essais de teinte en fonction de la lecture ("coloration Divagations").

\*

Dès le printemps il y eut beaucoup de fêtes chez Julio Le Tonto (dont le logement occupait l'angle de la rue du Portail face à l'Abbatiale, à l'endroit de l'ancien pensionnat des filles du Noviciat), et à partir de mai beaucoup d'absents en techno et en modelage. De cette bande du Tonto, chacun des personnages était peu typé, même s'il était toujours possible d'en tirer des caricatures : Julio nabot et bossu à face difforme dont une moustache dissimulait mal un énorme bec de lièvre, Paquito son frère surnommé "Patoune" à la face lisse de l'imbécile madrilène mièvre blondasse et beau, Lolita Gutierrez, la petite amie de Luis, bien nommée car aussi naine que lui, Bertrand Merdarrez à la grimace de lèvres en limaces et au ton nasillard traînant, toujours à frotter sa golden de midi, avec ses petits pulls roulés précieux, Alfred Peñecon, sans doute le plus con de sa promo et fier de l'être, sourire Colgate persuadé Newman et claquant des talons façon militaire, encombré parfois de sa sœur Annie, sainte N'y Touche à l'œil de veau qui essayait toujours d'adopter des postures "rêveuses", Lison Tartin qui ricanait, rien de plus à dire que ça hi! hi! hi! sinon bouclée comme un cul de brebis et son frère Jean-Paul judo moi je roule les mécaniques à l'éternel blazer bleu et un pif à l'origine pointu un peu écrasé, peau plutôt rougeâtre, tifs blonds raides et déjà très rares, voix nasale ; Josiane Cogriffier avec ses gros yeux globuleux et son cou de girafe qu'elle essayait vainement de raccourcir par des colliers de cuivre cliquetants superposés en colonne, puis d'autres amis de Julio de la fac ou d'ailleurs,

encore plus interchangeables et indifférents, à tel point qu'on n'a jamais connu leurs patronymes : Bernard et Jacky, Philippe, Patrick, Jacques...

Le plus saoulographe de tous c'était Patrice Rayé à la voix grasseyante, aux carreaux de sca-phandrier, toujours en cours de mue, grise au fond, sans mot mémorable, avec sa grosse tête de bébé ou de retraité en partie chauve à dix-huit ans, ses épaules étroites qu'une blouse blanche sanglée en diagonale de chez Soubes restreignait encore davantage. Dès qu'une fête était finie, toujours bourré à tituber, il tenait à tout prix à se rendre à l'école, malgré les conseils insistants des autres de dormir, de telle sorte qu'il traversait la grande splendeur de rosace mosaïque de Sainte-Croix en hoquetant sinueusement dans un angle précipité de 30° pour venir inévitablement "exploser" en vomissements aux longs jets en pleine salle de cours. Une fois, ce fut scrupuleusement, après avoir enfilé sa blouse à rabat, disposé par tâtonnements successifs sa feuille de canson tiède sur son carton avec des pinces à dessin qui ne cessaient en grenouilles de sauter au sol et l'obligeaient à des postures acrobatiques de rattrapage, et alors qu'il essayait en vain de fixer à travers ses ronds de bouteilles la vieille femme rousseâtre qui nous servait de modèle, qu'il lança un énorme "renard" pour peindre sa feuille. Autour du geyser de déversement, ce furent les cris des filles, les hurlements, les tabourets renversés, le bouleversement total de la salle, et la fuite affolée du modèle osseux et efflanqué pour vomir à son tour dans le lavabo de la salle, le rendant plus pâle et plus nu encore, maladif.

Une autre fois, ce fut pendant "la visite médicale des garçons" qu'il déversa son dégueulis à flots au sortir de la cabine radioscopique puant l'émulsion sur la coiffure bouclée de la doctresse assise devant lui à le stéthoscooper tout en lui soulevant distraitemment les gonades.

Malgré ces distinctions apparentes, cette bande ne connaissait pas de singularités. Il n'y avait pas à proprement parler de "personnages". Rayé, comme Le Tonto, dès qu'ils redisparaissaient dans le gaz de la bande étaient irrepérables, et de même pour tous les autres. Du reste leur comportement était incohérent, quand ils passaient de l'échelle du groupe à la posture individuelle ; ils tournoyaient comme un essaim de moustiques en été, régulièrement sur la place Sainte-Croix, et malgré leurs typologies apparemment diverses de départ, ils n'étaient reconnaissables que sur un segment court de leur trajectoire, comme Rayé de la fête à la feuille, ou bien à un moment où ils se distinguaient des autres pris à part dans une conversation, ramassés dans un moment de sérieux, arrachés de leur masque de comédia. On se doutait bien qu'ils devaient exister "en particulier" à cause des traces graphiques qu'ils laissaient ici ou là, mais chacun de leurs arcs de cercle ne servait qu'à l'essaim mouvant ; ils étaient appelés par le bourdonnement, rendus nécessaires par le déplacement de leur équipée à travers les rues, dans des allers-retours systématiques, obsessionnels, des trajets assez courts, rebondissant d'un trou à l'autre des cafés comme des boules de billard américain. Il n'y avait ni charme ni beauté parmi eux, à peine des symétries et des correspondances. Le groupe semblait prouver l'existence de tous, mais si on les voyait les uns après les autres sans pouvoir les détacher de leur attraction centrale, on se rendait compte qu'il s'agissait plutôt d'un postulat : ils étaient probables à un moment ou un endroit donné, avec ces différentes figures dans cette traversée par exemple, interchangeables, commutables, transformables les uns dans les autres sans inconvénient. Et l'ensemble de leurs gestes, de leurs expressions, de leurs coiffures, de leurs postures, de leurs vêtements, de leurs habitudes, de leurs rôles à chacun ne durait jamais plus qu'une saison scolaire ; si bien qu'en allant retrouver le "coloré rigolard" on recevait la poignée de main froide d'un "prince-de-Galles" strict.

Jusqu'à l'éclat et à la couleur des yeux.

\*

Quand on se rendait toutefois en techno, de deux à quatre, c'était plutôt pour y débattre de questions graves qui n'avaient rien à voir avec le cours, problèmes ontologiques que le repas à peine fini épaississait considérablement.

Mais les beaux jours et les grèves des bus offraient à la plupart le profit des expos de peinture dans les différentes galeries de la ville (avec toujours le risque de tomber sur un prof !) où à force de faire dégénérer les visites en chahuts ironiques ils avaient fini par être systématiquement surveillés de près par les gardiens dont c'était généralement la dernière "place" avant la retraite après avoir rebondi de service en service.

Dans la promotion de Aube on aimait en général beaucoup la Peinture et le Lavis (rare), on était assez sensibles aux Croquis de nus ou habillés et au Modelage (dont Nycéphore venait régulièrement faire les photos), et à part l'Anatomie à peu près uniment désertée et l'Art Graphique dont la grande majorité avait horreur (c'est Aube qui exécutait pour Nany ses planches de lettres - lui qui devait réaliser plus tard de parfaites anglaises au burin ! - en échange de Perspectives d'Architecture), le Répertoire des formes, la Statuaire, l'Antique, le Fusain de Plâtre les retenaient à peu près. Les deux sortes de Décoration (Plane et Volume), l'Esthétique Industrielle et le Dessin Géométrique n'étaient pour eux que des "appendices".

Les concours se déroulèrent dans un train-train de douceur soleilleuse : ceux de fusain qui prenaient du lundi au jeudi de 14h à 18h et parfois 18h 30 pour les retardataires ; ceux de croquis de nus, exécutés en une demi-journée. Les épreuves de peinture se tenaient sur trois jours et les esquisses en une séance. Quant à l'esthétique industrielle, elle se bâclait en général en moins d'une demi-journée, car rares étaient ceux qui aimaient figoler les "effets de matière" en trompe-l'œil en tirant la langue. Claudine Lamouille était une des rares à adorer cela, collée le nez sur la feuille, et travaillant de sa seule main droite pendant que sa gauche froissait et refroidissait sans fin le fond de sa poche de blouse, manie dont on saura plus tard les conséquences désastreuses sur son mariage.

\*

À la veille des vacances de Pâques survint le premier "évènement" : une pétition de soutien d'à peu près toute la classe (sauf Aube, Ramona, Nany et deux ou trois autres) circula, lancée par Alfred Peñecon en faveur du surveillant Kaillou. Kaillou, qui avait un gros nez Zavatta-Hectolitre et une moustache-balai de sucer de glands avait coutume de peigner ses pénultièmes cheveux filasse gris urinés en arrière grâce à une petite boîte verte à éponge sertie (servant en principe pour les ardoises d'enfants du primaire), boîte ronde munie d'une anse où il passait tous les doigts de la main droite sauf le pouce pour s'humidifier régulièrement et se lisser littéralement le caillou de façon discrète.

Il avait été accusé par Clémence Lélée de l'avoir violée dans le réduit des surveillants, près de leur bureau du premier étage. En réalité Clémence ne se plaignait pas d'avoir été "violée", car elle était accoutumée à des "prises sauvages" y compris de la part des surveillants, mais de n'avoir pas été laissée dessus "aux commandes", comme d'habitude.

Cette pétition avait été précédée quelques semaines auparavant d'une dénonciation de la même Clémence Lélée par le même Peñecon pour avoir volé des dessins à des personnes de leur classe dont une étude documentaire appartenant à Aube qu'elle avait eu l'outrecuidance d'affi-

cher pour son propre concours après de grossières modifications et quelques ajouts qui “juraient” notablement. Ce dernier fait était sans doute vrai, car les professeurs prenant l'affaire au sérieux avaient fait concourir Aube et Clémence sur le même sujet pour en avoir le cœur net et cette dernière s'était effondrée lamentablement.

Mais Peñecon déduisait de cette première attitude mensongère de Clémence un mensonge définitif sur tout ce qu'elle pourrait déclarer.

Kaillou de son côté se faisait des amis chez les garçons “tendres” en les raccompagnant en voiture et en leur taillant une plume à fond au passage. Il raccompagnait aussi les filles mais se gardait bien de rien entreprendre. Nany au lieu de signer afficha un contre-règlement sur la porte du bureau du surveillant-chef, alors même que toute la classe était violemment remontée contre lui depuis son refus et qu'il prétendait “avoir la pierre” !...

Aube avait appris cela à Lydou en arrivant à Terraube pour les vacances de Pâques (où les lilas n'étaient pas fleuris). Chris, l'énorme anglaise bouffeuse de melons au quintal aux douceurs rosâtres de truie partait avec une mini-jupe vert pomme le lendemain 1er Avril pour un “stage de colonies” dont on augurait le pire poisson en matière de traversins.

Ce ne fut qu'après Pâques que Nany commença véritablement à intervenir dans la vie de Aube mais elle commença à penser à lui en ouvrant les volets de sa chambre au Mas, lorsqu'au lieu de rencontrer la branche aux liaisons noueuses des temps derniers du petit pêcher planté devant la fenêtre gênant le mouvement, elle rencontra une tige toute feuillue et toute souple .

Le bois à cette époque-là en face gardait encore le vert terne de certains sapins mais s'était enrichi des blancs frais des merisiers sauvages, tandis que l'érable dans la cour de l'école avait amorcé ses bourgeons.

Dans le jardin le thym et les orties se développaient jusqu'à mi-jarret, les arbousiers touchaient au genou et la menthe sauvage était fleurie.

C'était de plus en plus un éblouissement au lever.

Chez elle, Aube cousait souvent dehors au soleil, et c'est également au moment des vacances de Pâques qu'Aube en profita pour coudre sa robe vert foncée avec laquelle Nycéphore devait la photographier pour préparer des costumes destinés à une pièce de théâtre qui serait jouée au “Styx”.

Aube n'en écrivait pas encore, mais elle commençait à y songer sérieusement.

De retour au Mas, Aube se consacrait surtout à la Peinture la journée, le soir gravait sur bois, dessinait, écrivait. Bernard Domercan du village lui avait offert un chevalet de campagne, ce qui lui permettait de faire des esquisses en pleine nature. Elle faisait aussi des études de taches pour le dessin, des études de tapisserie, de déco, des études documentaires de branches, de plumes, de feuilles, de coquillages parmi lesquels des hippocampes de Laredo, de dentelles, de bouillons, de boîtes d'allumettes, de journaux, de poussière, de charançons et de coccinelles, d'escargots, de souris sèches, d'oiseaux morts. Elle cherchait également des sujets d'ornementation pour le modelage.

\*

Quand elle revint du Mas elle commença à parcourir avec Nany les plus secrètes ou plus petites rues de Bordeaux : la Rousselle, le soleil, le Muguet, en se détachant de plus en plus de

la bande du Tonto, restant seule à rêver, comme “ralentie”.

Elle acheta son manteau blanc (d’abord essayé avec Francine) et Nany commença à graver des croquis d’elle en différentes tenues.

La bande de Julio activa les sorties et augmenta les points de chute. En plus des cafés clos habituels s’ajoutèrent ceux à terrasses.

Le Jardin des Abattoirs était également bien fréquenté : on allait chercher des sandwiches chez Janine et on s’installait dans l’herbe.

Il y avait à l’école des lieux très spécifiques comme l’amphi pour l’Histoire de l’Art ou les grandes salles du rez-de-chaussée pour modelage et sculpture, avec leurs immenses bacs à glaise, leurs réserves de pierre, de bois et de marbre. Puis les “refuges” qui étaient le pigeonnier de gravure (qui permettait d’apercevoir, outre le château Descatz, les jardins des Anciens Combattants, les quais, le mouvement des péniches et Floirac au loin) et la cabane de céramique au fond du jardin de l’école, ripolinée et couverte d’ampélopsis, refuges qui avaient quelque chose de plus singulier comme un atelier individuel partagé à plusieurs.

\*

Vers le mois de juin, en dehors d’un poudrier et de sels de bains envoyés pour la Fête des Mères et de la réalisation des paquets le soir avant de voir “Un homme et une femme”, ou bien de l’amusement à faire le portrait des cousins Artaud, André et Antoinette, il y eut quelques explosions comme ce happening où avec Jean, Nycéphore, Nicolas et Lydou, ils déroulèrent d’immenses rouleaux de kraft brun récupérés à Facture sur le cours de la Marne et jusqu’aux Beaux-Arts en bloquant toute la circulation. Puis cet autre où ils célébrèrent “l’enterrement d’une cigarette”. Mais cela n’avait valeur que d’amusement ; il s’en produisait des dizaines par jour en réaction contre l’Académie et aucun d’entre eux n’aurait jamais songé à en garder aucune trace.

Aube passa également un concours dans une école basque près de chez elle fin juin ; elle fut collée en même temps que Marthe Ravier qui avait un menton en galoche et surtout une tête de con : il y avait six heures de fusain d’après l’antique, six heures de déco, une pochade sur deux heures et une étude doc. sur quatre heures.

Mais il fallait impérativement séjourner dans les ateliers pendant quinze jours pour s’accoutumer aux exigences de l’école.

Or, il y avait plusieurs “monstres” dans cette École tenue par un fameux pédéraste breton auprès de qui les phoques étaient des machos, aussi bien parmi les profs que parmi les élèves. Ces “monstres” étaient publics et non pas honteux ; ils connaissaient leur statut, ils étaient “déclarés” comme tels et permettaient une infinité de caricatures sur les cartons et sur les blouses, sur les placards et sur les murs de l’école, réactualisés à la façon d’une bande dessinée.

Chez les élèves il y en avait un, Rondache, dans le genre du Tonto, surnommé “Le Tortu”, sans bec de lièvre mais couvert d’énormes chancres purulents sur tout le visage. Il y avait aussi Bosquezteguy, beaucoup plus bossu que lui mais dont la bosse était centrale alors que celle du Tortu était localisée sur l’épaule droite ; par contre il n’avait pas de boutons ; en échange il était affublé d’un fou-rire qui ressemblait à un grincement de porte rouillée et qui le faisait exclure immédiatement de la salle dès qu’on réussissait à le déclencher jusqu’aux larmes. Chez les profs il y avait Bahut comme bossu (à droite), le professeur d’Art Graphique. On disait que c’était une grosse nerveuse conséquence à cette “perversion des lettres” ; certains disaient même que

Bosqueztegy était le produit de ses amours illégitimes avec Le Tortu, et qu'il devait cacher d'autres petits jumeaux dans sa bosse. Sur quantité de dessins on voyait la bosse s'ouvrir et laisser passage à quantité de petits affreux.

Pour les femmes-profs il y avait surtout Kasimadet (surnommée "Quasimadame"), professeur de fusain bientôt à la retraite imbattable de difformité avec son strabisme divergent ou convergent, variant selon les jours, un bec de lièvre qui lui dévorait la moitié de la face et réduisait sa lèvre supérieure à un ondolement de raie manta, et qui ayant éternellement froid s'affaiblissait en toute saison d'un bitos gris informe de tatie anglaise surmonté et écrasé de surcroît par un foulard également gris qu'elle attachait de plusieurs nœuds sous son cou. Là-dessus elle hurlait et finissait en glapissements suraigus au moindre courant d'air, ou projetait (toujours en hurlant !) le fusain qu'elle était en train de corriger avec carton, matériel et autre à la moindre réflexion qu'on osait faire.

Ne pouvant rivaliser avec elle, et sur le terrain de la simple laideur ("un remède absolu à l'amour" disait Frankie leur stagiaire en lino), il y avait Sissi Conkey dont le pittacisme de couleurs criardes arrivait franco sous une coupe au bol de ton paillasse avec un maquillage d'une épaisseur d'enduit. Elle n'avait pas trente ans, mais tout le temps des études il n'y eut guère que Frankie à lui faire subir les pires outrages lorsqu'il était ivre mort (la surnommant "Momon Monkey") et un prof de voile formé en Suisse qui fut recruté un temps comme manutentionnaire intérimaire et que tout le monde appela très vite "La Grande Fiotte" par opposition à "L'Invincible Armada". Ce dernier troncha absolument les pires boudins de la ville : au poste de douane il baisa la vultueuse Cathy Halo, dont le cou de taureau et le visage devenaient rouge sang du même ton que son béret au moindre propos dès qu'un moindre pénis avançait sur pattes vers elle, dévorant des yeux (qu'elle roulait !) son interlocuteur, elle qu'aucune colonne Vendôme ne pourrait jamais satisfaire, et qui portait curieusement la même coupe Jeanne de même teinte que Sissi.

Il y eut le défilé en ville du 14 juillet qui fournit l'occasion d'un "contre-défilé" des anciens avec leur fanfare et des costumes créés exprès sur les conseils de Nicolas, très inspirés de Tahiti (où il rêvait d'aller), sous des canotiers vert pomme. Aube obtint un prix (modelage) mais ne put le récupérer qu'en octobre. Les profs avaient gardé tous les boulots.

\*

À Laredo il y eut les grandes marées du 16 août et ce début curieux de cyclone le 24 avec un mauvais pressentiment : plage sombre et bourrasques de pluie autour du "Torre Atlantica", jour où la 203 tomba en panne et où Aube reçut une lettre de son correspondant du Gabon ; puis un monôme dans la ville qui finit au poste de la Guardia Civil dont les Carabiniers rôdaient toujours le soir sur la jetée.

Dès l'ouverture de la chasse à Terraube le 28 août, l'automne se fit sentir par un temps gris, et tout le monde se précipita aux abeilles avant les premiers froids de septembre. Il y eut un bal avec magnéto à l'occasion de la deuxième rencontre de basket Terraube/La Sauvetat où Terraube gagna encore, puis Terraube/Toulouse. Camille dit à Aube : "Avec Basta, ce ne sera jamais comme avec Robert !" C'est horrible. Elle n'invita même pas Robert à la noce.

\*

Il plut à torrents dans le frémissement du dernier jour de vacances et après une rentrée d'octobre sensationnelle où Nany offrit à Aube son premier pot "chez Janine", un lundi, et un bon

passage de “dossiers de vacances”, le bizuthage se passa mal : alors qu’à plusieurs reprises les réunions de masse avaient donné lieu, en sculpture à d’aimables tonsures, à des bidons de peinture déversés et en amphi à des défilés à poil subis sur la chaire, un “nouveau” de l’année du Tonto qui était arrivé une semaine exactement après la rentrée se révolta et distribua des coups de tabouret et de réglé en fer aux anciens : il était noir. Il y eut des insultes entre un ancien et Lapina et surtout un mort, éventré d’un morceau de cornière rouillée, un abruti gouailleux du nom de Roca, qui louchait et qui zozotait et que personne ne regretta tellement il faisait chier le monde à tout va.

Le nouveau roula ses billes de loto quand il vit arriver les poulets en pleine correction des peintures et qu’il apprit le décès du zigou à l’hosto. Le reste de la classe se précipita aussitôt dans le déménagement vers les loges ; ce fut une pagaille monstre.

\*

Nany eut 19 ans ; ce jour-là il faisait assez beau et soleil ; Nycéphore vint photographier les modelages après notations puis Aube en manteau blanc près de la fontaine jusqu’en début d’après-midi. Après cela Aube se promena avec Nany sur les quais ; Nycéphore resta un moment avec eux pour les photographier ensemble et séparément. Comme trois jours auparavant Nany avait réussi à faire diffuser à la radio le premier poème de Aube (sous son nom, de crainte que son père ne l’apprenne : pour lui, ancien pétainiste, théâtre et radio étaient lieux de perte), il en profita pour leur faire visiter la radio en fin d’après-midi ; à quelques encablures de là, rue de la Croix-de-Seguey, Nycéphore leur montra le cabinet du Docteur Nicolas qui lui avait définitivement sauvé la vue, enfant. Comme il y avait du jazz le soir ils y restèrent jusqu’à minuit. Nany accompagna Aube vers 1h 10 à pieds ; ils se quittèrent tous deux déçus ; elle avait oublié de le remercier.

Le jour suivant, Nany lui porta à son habitude une chocolatine à 10h, puis Nycéphore prit des photos de Aube près de la gare sur des indications de Nany qui restait avec eux, dans le projet d’un court métrage énigmatique qu’il devait réaliser avec Jean ; ils essayèrent notamment des enchaînements “interdits” de plans à 360° pour voir ce que cela donnait en disposant les photos en séquence. À quatre heures ils allèrent en gravure ; Nany continua la perspective pour Aube (c’est toujours lui qui les faisait) ; Aube s’approcha de lui et l’embrassa pour le remercier. Elle sait et voit maintenant qu’il est sincèrement amoureux ; puis elle part sans rien lui dire.

À la fin du mois d’octobre ils devaient prendre de nouveau des photos à la gare, toujours en “repérages” pour le film avec Jean. Aube passa d’abord chez le cordonnier où elle avait fait renforcer des bottines blanches qu’elle devait porter, puis à la droguerie pour prendre des peintures qui devaient servir au repérage des déplacements sur le sol, enfin à la papèterie rue Fondaudège pour prendre des cansons blancs sur lesquels, à l’appui d’une planche et d’un chevalet, Nany devait crayonner un moment des croquis de Aube dans son manteau blanc avant d’étaler du ciment avec une truelle sur une toile. Aube avait même fait faire pour les besoins de la prise de vues une décoloration, une coloration et une mise en plis “Mallarmé” chez Marie-José Magne rue Sainte-Catherine, qui durèrent de 9h à 12h 30 et d’où elle sortit les cheveux un peu curieusement “roses”. Malheureusement quand ils arrivèrent à la gare pour les photos, il faisait déjà trop sombre.

Le dimanche suivant du 1er Novembre il pleuvait, il faisait froid. Chaque dimanche Aube avait coutume d’aller manger chez les cousins Artaud midi et soir, dont le café était situé à

l'avant du logement du grand-père Lambrée, à Bruges, et en faisait partie, loué par lui. Souvent elle s'amusait à faire les portraits des nièces, Francine et Martine. Mais ce jour-là elle retrouva Nany à la messe de 10h, puis l'après-midi ils partirent au cimetière en voiture ; il pleuvait, il ventait, il faisait froid : une vraie Toussaint de Laforgue ! Au retour du cimetière Aube passa voir les cousins Artaud, prit le tourne-disque pour pouvoir écouter les disques que Nany avait enregistrés dans une curieuse cabine du genre photomaton qu'on trouvait rue Sainte-Catherine.

À peine à quinze jours de là ils apprirent la mort de Catherine Brûlot, assassinée ; et son meurtre fut présenté comme un accident de voiture. Nany décida de lui écrire une messe. Toute l'école se cotisa pour une couronne de fleurs mais aussi bizarrement pour une couronne dentaire ! Car dans ce qui avait dû être une scène de tortures on lui avait brisé toutes les dents avec une barre d'acier ! La veille ils avaient vu dans la soirée l'exposition Sorcizac à "l'Ami des Lettres", toute faite de crabes, de traits en torsions, de pinces, comme la figure du peintre lui-même : accumulation de grimaces, de sourcils noueux, plaquée d'un nez auberginé et de sinuosités violacées de varices.

Elle discuta un peu au débit Artaud avec Nénette Furet la cousine avant de partir pour l'enterrement. Le rendez-vous était à la Victoire ; il pleuvait à torrents ! La dernière fois qu'ils avaient vu Catherine, c'était pour le cours d'Anatomie et c'était la première fois qu'elle s'y rendait comme la plupart de ceux de la classe ; ils s'étaient même enfuis en douce, par les archis, avec Catherine qui riait ! Catherine était forte, beaucoup plus corpulente que toutes les filles de sa classe, d'un type italien, très sensuelle, riant toujours, très généreuse et toujours disponible. Aube raconta à Catherine qu'elle avait volé dans les magasins le matin, et qu'elle s'était faite prendre ; elle avait le moral au plus bas. Catherine lui dit de ne pas s'inquiéter : elle connaissait les patrons de ce magasin : elle y avait travaillé comme étalagiste et ils l'avaient plus qu'à la bonne ; elle arrangerait le coup. Curieusement Catherine doint la mère faisait des ménages et dont le père était mécano avait des amis partout. Elles étaient allées ensuite toutes les deux faire un lavis. Catherine se posait tout de même tout un tas de questions angoissantes à propos de certaines de ses relations.

C'est un ami abbé qui conduisit Aube et Nany à Tonneins pour l'enterrement. Au cimetière Aube pleura beaucoup. Il y avait là Annie Purcelle qui connaissait Catherine ; elle jouait en ce moment une pièce de théâtre de Pinget ; elle se souvenait que Catherine était venue l'écouter lors de séances de travail du Conservatoire, dans le cours d'André Névrose, l'homme au pif démesuré ou tenait tout son cerveau. Elle était aussi venue faire de la boxe dans la même salle qu'elle, sous la direction d'un noir ancien champion des poids welter, et Annie l'avait d'abord rencontré dans des endroits très "louches", sortes de bordels tenus par un arabe qu'on disait du S. A. C., sur les quais. L'abbé les rapporta aux Beaux-Arts à 14h et devant l'émotion considérable de Aube il lui donna rendez-vous pour le lendemain à 18h. Lison Tartin et Aube se dépêchèrent d'aller chercher des légumes à l'épicier du Jardin des Abattoirs (celui qui vendait les réglisses !) pour les études docs de l'après-midi qu'ils avaient privilégiées aux dépens d'un décomposé de lettres en Arts Graphiques.

Le soir Nany rentra avec Aube, passant par le jardin pendant que le grand-père était au débit Artaud. C'est à partir de ce jour-là qu'ils sortirent ensemble.

Le lendemain il fit juste un aller-retour, revenant avec un bouquet de violettes à la rencontre de Aube pour aller participer à un happening à l'Intendance mais ils se perdirent à travers le



Grand Parc ! Ils finirent tout de même par arriver à temps : c'était une expérience de promenade sensorielle avec des cagoules, en suivant une corde des mains, semée d'embûches, d'odeurs : goudron et autres...

Dans la foulée, comme Nycéphore était avec eux et que Roll le gordiniste était là, ils partirent faire de nouvelles photos de repérage autour des Jalles de Blanquefort ; il faisait froid ; Nany offrit à Aube un petit panneau de marquetterie représentant un peintre au travail sur son chevalet entouré de quelques curieux ; il avait utilisé toutes les essences possibles récupérées dans l'Atelier du Tartare.

Le soir Annie reprenait la pièce de Pinget et des réactions hystériques eurent lieu de la part d'agités comme Picon et de sa femme Berthe, petit boudin trapu que tout le monde surnommait Bière. Parmi les réactionnaires des boulevards on était toujours sûr de voir arriver l'inévitable couple "Picon-Bière".

Un vendredi de fin novembre un nouveau poète vint rendre visite à Nany à l'école, du nom de Jean Luc ; il avait entendu ses textes dans les émissions radiophoniques réalisées par J. C. Radio ainsi que les poèmes de ce dernier. Les textes qu'il admirait étaient en réalité ceux de Aube ; Nany lui dit et la lui fit rencontrer. André Névrose faisait la même erreur mais il ne l'en dissuadèrent jamais, pas plus que la plupart des ingénieurs du son ; c'était leur secret et cela les faisait beaucoup rire.

Ils parlèrent d'un film qu'ils avaient aimé : "La Roulette Russe", au lieu du médiocre "Paris brûle-t-il ?" Nycéphore était encore venu pour des photos, mais ce fut impossible : son appareil était abîmé. Comme Michel était arrivé également avec Nicolas ils entamèrent une discussion autour de la religion, de la souffrance physique.

Début décembre il pleuvait toujours, il pleuvait même énormément : à seaux, à verse, en bouillon de chien, comme qui la jette et vache qui pisse. Nany s'était sorti très bien du passage de dossier personnel : il ne ferait que les ateliers. On projetait Othello de Welles au Femina, et partis l'un à la rencontre de l'autre Aube et Nany ne se virent même pas en se croisant sur les boulevards, tant les bourrasques étaient violentes ! À 20h 45, ils finirent par se tomber dessus dans le débit Artaud après maints zigzags, allers-venues ; c'était trop tard pour un bus. Un jeune homme qui était là au café et qu'ils avaient déjà vu au "Bar des Aviateurs" leur proposa de les conduire et les déposa à 21h juste. Nany raccompagna Aube à pieds sous ces marées de raie du cul. Il plut ainsi sans discontinuer jusqu'au dix décembre où alors qu'ils assistaient à deux opéras dans le grand auditorium de la radio ils tombèrent sur René Sturtz, toujours révolté, qu'Aube ne connaissait pas. Ils allèrent ensemble dans la voiture de Claude, un ami de René, prendre un pot aux "Arts" et de là au Styx (où Aube avait travaillé tous ces jours-ci) avec Nycéphore, Nicolas, Jean Luc, Pierre et plusieurs autres gars et filles... La discussion véhémentement tourna autour de plusieurs poètes de la Beat Generation, en particulier Ginsberg et Corso, puis on revint à Cummings, Pablo Neruda. Un gars indistinct les ramena vers trois heures du matin. Nicolas avait laissé à Aube un liasse de ses poèmes pour qu'elle les lise et de son côté Nany avait remis à Aube l'ébauche de sa messe en lui offrant le manuscrit que tout le monde prenait pour un contresens latin alors que c'était volontairement "Navitatis Domini Cena" au lieu de "Nativitatis".

Le lendemain matin le brouillard était partout avec une odeur d'hiver campagnard, d'hiver de Jarnac cher à Nicolas. Elle téléphona au Moulin qu'elle arriverait bientôt ; sa mère avait le

projet d'un achat de terrain dans les Pyrénées en pleine montagne, à 12 kms de Lourdes, par l'intermédiaire d'un vendangeur. À l'école on ramasserait les lavis ce matin pour les notations. Aube avait reçu une lettre ; elle était invitée par Lydou à Chambéry avec elle chez la tante de cette dernière. Le brouillard ne se lèverait pas, il n'y aurait pas de soleil de la journée.